

Débats & Reportages

Selles de vélo, chaussures à crampons, toilettes publiques... quand le design fait le jeu du sexisme

🕒 5 minutes à lire Article réservé aux abonnés

Propos recueillis par Lorraine Rossignol

Publié le 27/10/22

Partager





Jusque dans les plus petits détails, les choses qui nous entourent reflètent un monde pensé pour et par les hommes. De l'aménagement urbain aux vêtements de sport, tour d'horizon avec l'essayiste Rebekka Endler, autrice du "Patriarcat des objets".

Les objets ne parlent pas, mais disent beaucoup de nos sociétés. Avec *Le Patriarcat des objets. Pourquoi le monde ne convient pas aux femmes* (éd. Dalva), l'autrice, journaliste indépendante et dessinatrice allemande Rebekka Endler nous

Les plus lus

- 1 *Débats & Reportages*
Face au risque de pénurie, vive le rationnement ?

- 2 *Débats & Reportages*
Évêques "mis en cause" : "L'ensemble des auteurs d'abus doit passer aux aveux"

- 3 *Débats & Reportages*
Urbanisme : pourquoi l'État a compris très tôt que sa politique des banlieues poserait problème

montre à quel point ces objets que nous fabriquons reflètent le système dans lequel nous baignons, ses valeurs, sa vision. Vêtements, technologies, outils domestiques, articles sportifs... : a priori neutres puisque avant tout fonctionnelles, ces prolongations de nous-mêmes nous facilitent certes la vie en augmentant nos capacités... mais en augmentant surtout celles des hommes. Le pouvoir d'agir des femmes s'en trouve au contraire limité, voire empêché. Pour autant, son livre montre aussi combien cette vision est devenue sclérosée, inadaptée. Il ne tient qu'à nous de faire de ces objets des outils de transformation.

Partir de banals objets du quotidien pour évoquer un sujet aussi vaste, complexe et politique que le patriarcat : pourquoi cette approche ?

Justement parce que les objets sont des choses a priori sans intérêt : comme ils sont pourvus d'une simple valeur fonctionnelle, il ne vient pas à l'esprit de les interroger – ou seulement sous un angle esthétique, comme le font les designers, les historiens d'art. Or, ils ne sont pas le fruit du hasard, ne sortent pas de nulle part, puisque c'est bien nous qui les fabriquons. Ils répondent certes à un besoin, mais expriment aussi une vision qui préside tout autant à leur existence, dans l'espace public ou dans la sphère privée. Pourquoi ne pas l'interroger ? On réalise alors – et c'est fascinant – que ces objets qui nous entourent servent en réalité une certaine organisation du monde, favorable aux hommes. Une organisation que ces objets banalisent, mais qu'ils mettent aussi en évidence dès lors qu'on s'y intéresse. Exercice particulièrement décapant !

4

Débats & Reportages

Les "États-désunis d'Amérique" : les "midterms" vues du Mississippi

Et plus efficace que tous les discours féministes les plus révoltés ?

Je ne suis pas la première à m'y livrer. Nombre de recherches et études académiques s'y sont intéressées ces vingt dernières années. Le problème est que celles-ci, à chaque fois focalisées sur tel ou tel aspect du sujet, restent souvent confinées à un petit cercle d'initié(e)s. Avec ce livre, j'ai voulu d'une part les rassembler afin d'offrir une vision globale de la question, mais aussi mieux les partager : il est fondamental que nous ayons tous, peu importe notre genre, conscience du monde dans lequel nous vivons. Car ces objets, qui nous permettent d'agir, agissent en retour sur nos vies : ils façonnent des situations sociales qui nous conditionnent au quotidien. En l'occurrence, toutes sortes d'inégalités et discriminations non seulement absurdes, mais préjudiciables pour les femmes.

Par exemple les toilettes publiques, avec lesquelles vous commencez votre livre ?

Sujet particulièrement prosaïque et a priori très anecdotique. Mais qui en réalité dérange, parce que, loin d'être ridicule, il est foncièrement politique. Alors que l'on trouve partout dans nos villes des urinoirs gratuits pour les hommes, les toilettes pour femmes sont bien moins nombreuses, et payantes. Normal ? Dans notre monde, l'homme est la mesure de toutes choses, donc il dicte la norme. À l'inverse des femmes, en particulier celles à la mobilité réduite (âgées, fillettes, enceintes, affectées d'un handicap...) ou vivant dans une précarité socio-économique. Pour autant, nous sommes bien rares à nous en plaindre : ce n'est qu'une banale discrimination « normalisée ». Alors que cette situation,

contraignante, invalidante, restreint bel et bien la liberté des femmes à aller et venir dans l'espace public. Ce qui est précisément l'intention du patriarcat.

**“Une femme
libre d’aller et
venir dans le
monde, c’est
une femme
qui
s’émancipe
nécessairement.”**

D’empêcher les femmes d’être autonomes ?

Ce n’est pas pour rien qu’elles furent si longtemps, et sont toujours dans nombre de pays, confinées dans l’espace domestique – à cet égard, la pandémie de Covid-19, en empêchant souvent les femmes de poursuivre leurs activités professionnelles puisque en majorité ce sont elles qui durent s’occuper des enfants coincés à la maison, fut une désastreuse régression. Or une femme libre d’aller et venir dans le monde, c’est une femme qui s’émancipe nécessairement : elle se découvre de nouvelles aptitudes, donc s’affirme, prend conscience de ses droits, et peut aussi prétendre finalement à tous types de responsabilités et prises de décisions. De quoi menacer le système patriarcal, qui veut conserver le monopole du pouvoir politique qu’il s’est arrogé au fil des siècles.

Monopole qui n’a pourtant rien d’évident !

Pour l'anthropologue et primatologue néerlandais Carel van Schaik, il est même une « anomalie » au regard de l'histoire humaine, considérée dans sa durée... Mais, en s'appuyant, fort opportunément, sur le fait que ce sont les femmes qui « fabriquent » les enfants avec leur corps (et que c'est donc logiquement à elles que revient l'éducation de ces derniers), les hommes ont fabriqué des objets qui leur ont permis de démultiplier leurs capacités, d'être « augmentés ». Pas question pour autant de les partager ! L'histoire des articles sportifs est, à cet égard, édifiante.



De quelle manière ?

Quel meilleur champ que celui du sport pour repousser ses limites ? Or les femmes, lorsqu'elles ont voulu elles aussi faire du vélo, sauter en parachute ou jouer au foot, c'est-à-dire affirmer la présence de leur corps dans l'espace public, se sont vu opposer toutes sortes de résistances sexistes. Tout fut prétexte à les en empêcher : leur

santé, soi-disant fragile, et surtout la menace qui résulterait de telles pratiques pour leur fonction reproductive ; ou l'indécence qu'il y avait à exhiber ainsi leur corps en plein effort... Ces résistances se sont cristallisées dans les articles de sport : de la selle du vélo aux chaussures à crampons, pas question de les adapter à la morphologie féminine !

"Toutes musclées" sur Arte.tv : le long match des femmes pour la conquête du sport

🕒 1 minute à lire

Pourquoi un tel blocage, alors qu'il ne s'agit que de détails ?

Détails qui n'en sont pas, s'ils conditionnent l'accès des femmes au sport, et à tout ce qui s'ensuit (émancipation, affirmation de soi... ou même plaisir, les hommes ayant toujours voulu contrôler le plaisir des femmes). Mais justement, tel est le propre du patriarcat : considérer les besoins des femmes comme des détails, qu'on parle de toilettes publiques ou d'articles sportifs. Les femmes doivent se plier à des normes édifiées pour les hommes : elles sont des hommes comme les autres. Ainsi « neutralisées », au double sens du terme, elles sont invisibilisées dans leurs spécificités. Pourquoi croyez-vous, bien que les femmes jouent au foot depuis plus de cinquante ans, qu'il n'y ait aujourd'hui au monde qu'une seule entreprise à fabriquer des chaussures à crampons adaptées à leur pied (en moyenne plus étroit que celui des hommes), alors que cette adaptation a une incidence directe sur la puissance et la précision du jeu ?

“Toutes musclées” sur Arte.tv : le long match des femmes pour la conquête du sport

🕒 1 minute à lire

Mais pourquoi cette sexualisation du corps des femmes, s’il s’agit avant tout de le neutraliser ? N’est-ce pas paradoxal ?

Le patriarcat fait du corps des femmes un objet, mais de type particulier. Sans arrêt évalué à l’aune de critères sexistes, ce corps est réduit à sa valeur esthétique ou attractive (en réalité reproductive, car il s’agit fondamentalement d’assurer la perpétuation de l’espèce). Cet objet-là ne peut ni ne doit être performant ; dans le système patriarcal, la performance est une prérogative masculine. Il n’est donc pas question qu’il puisse, grâce à des articles de sport adaptés, réaliser d’autres potentiels que celui, sacralisé, auquel le patriarcat l’assigne...

Ce que l’on voit pourtant émerger ces dernières années, y compris dans le secteur sportif, c’est un « marketing de genre » qui, loin d’invisibiliser les femmes, les distingue...

Au risque, là encore, de les « essentialiser », c’est-à-dire les réduire à une soi-disant « nature féminine » (au lieu de les augmenter, comme le font les objets destinés à accroître notre pouvoir d’agir). Il ne faut pas être dupe : ce marketing de genre commercialise les femmes en faisant d’elles une cible marchande et, au passage, il les infantilise.

Faudrait-il donc imposer une autre norme, parallèle, qui serait celle des femmes ?

Cela leur permettrait peut-être d’enfin pouvoir

porter des vêtements professionnels qui conviennent à leurs mensurations. La robe d'audience des avocats ou le gilet pare-balles des policiers, métiers investis par les femmes depuis longtemps, sont restés à proprement parler des « uniformes », qui donc uniformisent les femmes : leur coupe / taille demeure adaptée à un corps d'homme standard. Inventer d'autres normes leur permettrait aussi d'accéder plus facilement à certaines professions qui leur restent fermées, pour les mêmes raisons : si les cockpits des avions n'étaient plus designés uniquement en fonction de critères patriarcaux, peut-être y aurait-il plus de 5 % de femmes pilotes ?

“Réduire #MeToo à du puritanisme victimaire, c'est n'avoir rien compris”

🕒 7 minutes à lire

À lire

Le Patriarcat des objets, de Rebekka Endler, éd. Dalva, 336 p., 23 €.

féminisme Essai design



Propos recueillis par Lorraine Rossignol

Contribuer

Partager



Dans la même rubrique